

INTRODUCTION

Notre intention dans ce travail est de faire ex-sister un autre Lacan que le Lacan classique de la parole et du langage¹, celui qui déclasse et qui vise la particularité et l'unicité du parlêtre. Comme nous le rappelle Jean-Claude Maleval, Lacan, à la fin de son enseignement, emporté par l'élan de sa recherche, « n'a pas eu l'occasion de faire une pause pour réexaminer la forclusion psychotique à la lumière de ses nouvelles approches du Nom-du-Père² ». Nous essaierons de réétudier ce concept classique à partir du dernier enseignement de Lacan. Nous avons choisi comme fil conducteur de notre commentaire L'orientation lacanienne, le cours prononcé par Jacques-Alain Miller depuis plus de trente ans.

L'enseignement de Lacan se divise en trois parties : ses antécédents, qui ont pour pivot le texte « Propos sur la causalité psychique », son enseignement proprement dit qui commence avec « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » et qui s'étend jusqu'à sa jaculation *Y a d'Un* et son dernier enseignement. Dans chaque période, il y a un registre qui prédomine. De la suprématie de l'imaginaire et du sens, on passe à celle du symbolique et du signifiant jusqu'au dernier enseignement où prédominent le réel et la jouissance.

Notre but ne sera pas de décrire ces périodes d'enseignement. Nous nous limiterons au dernier enseignement de Lacan et à sa sous-division, le tout dernier enseignement qui commence avec le séminaire XXIV, L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre. Nous allons investiguer le destin de certaines notions lacaniennes classiques, notions qui ont même constitué le pilier du lacanisme et que Lacan lui-même à la fin de son enseignement met en question.

En 1958, Lacan remarque que la fonction du père a une place importante dans l'histoire de la psychanalyse. D'où est partie l'analyse ? se demande-t-il :

« Ce que révèle l'inconscient au début, c'est d'abord et avant tout le complexe d'Œdipe. L'importance de la révélation de l'inconscient, c'est l'amnésie infantile sur quoi ? Sur le fait des désirs infantiles pour la mère, et sur le fait que ces désirs sont refoulés³. »

1. MILLER Jacques-Alain, « Prologue » [2001], in Jacques LACAN, *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 8.

2. MALEVAL Jean-Claude, *La forclusion du Nom-du-Père*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 157.

3. LACAN Jacques, *Le séminaire*, livre V [1958-1959], *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 161.

L'introduction de l'Œdipe dans la psychanalyse est le résultat d'un désir qui n'est pas pur, mais qui provient du fantasme de son fondateur. Effectivement, quelque chose dans Freud n'a pas été analysé. Selon Lacan, c'est le désir de Freud de sauver le père qui est responsable de l'introduction de l'Œdipe dans la psychanalyse. Par ailleurs, le complexe d'Œdipe est noué à la question du père. « Il n'y a pas de question d'Œdipe s'il n'y a pas le père, et inversement, parler d'Œdipe, c'est introduire comme essentielle la fonction du père⁴. »

La même année dans son écrit « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », Lacan donne à la psychose sa condition essentielle : c'est la forclusion du Nom-du-Père au lieu de l'Autre et l'échec de la métaphore paternelle qui séparent la névrose de la psychose. Lacan articule la psychose par rapport au Nom-du-Père. Il le considère comme un signifiant essentiel à l'intérieur de l'Autre et centre la psychose autour de l'absence de ce signifiant. Ainsi, il formalise le père freudien dans le Nom-du-Père, qu'il positionne comme point de capiton majeur de l'ordre symbolique.

Dans la question préliminaire le Nom-du-Père est le « signifiant qui dans l'Autre en tant que lieu du signifiant, est le signifiant de l'Autre en tant que lieu de la loi⁵ ». Dans le séminaire V, qui est contemporain de la question préliminaire, il parle du Nom-du-Père dans les termes suivants : « Le signifiant qui donne support à la loi, qui promulgue la loi. C'est l'Autre dans l'Autre⁶. »

Dans ce même séminaire, fait paradoxal, c'est pour la première fois que Lacan introduit le S(A) barré. La barre sur l'Autre a des énormes conséquences théoriques. Il n'y a plus de garantie dans l'Autre ; l'Autre est inconsistant, il y a toujours un signifiant qui manque, tout ne peut pas être dit. C'est-à-dire, il n'y a pas d'Autre de l'Autre.

Une des conséquences de l'absence de garantie dans l'Autre est la pluralisation du Nom-du-Père. Lacan parlera quelques années plus tard des Noms-du-Père. Ainsi, le Nom-du-Père se relativise, il est un parmi d'autres, il devient substituable dans sa fonction. Par la suite, dans *Les non-dupes errent* Lacan marquera un tournant important par rapport à la conception du Nom-du-Père. En tenant compte des changements sociaux ainsi que du contexte historique de ces années-là, il affirmera qu'au Nom-du-Père se substitue le *nommer à*.

L'abandon de la catégorie de l'Autre au profit de l'Un signe l'écart qu'a pris Lacan par rapport à la logique œdipienne. Sophie Marret-Maleval précise que Lacan avec le cas de Joyce a ébranlé nos certitudes sur la folie et la norme en donnant à l'armature œdipienne le statut d'artifice et de semblant.

4. *Ibid.*, p. 166.

5. LACAN Jacques, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » [1958], in *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 583.

6. LACAN Jacques, *Le séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 146.

« À une clinique dualiste opposant un “il y a” le Nom-du-Père à un “il n’y a pas”, Lacan substitue une clinique plus pragmatique dans laquelle le père est réduit à une fonction de nomination du réel et son défaut peut trouver une compensation par un bricolage du sujet⁷. »

L'enjeu est alors de se servir de la fonction de nomination du père et d'inventer des modes de nouage entre le S_1 et le α . Le Nom-du-Père est ainsi réduit à une fonction de nomination du réel.

La fameuse phrase de Lacan dans la question préliminaire : « C'est dans un accident de ce registre [symbolique] et de ce qui s'y accomplit à savoir la forclusion du Nom-du-Père à la place de l'Autre, et dans l'échec de la métaphore paternelle que nous désignons le défaut qui donne à la psychose sa condition essentielle, avec la structure qui la sépare de la névrose⁸ », est alors à réexaminer.

Nous questionnerons l'accident du symbolique et ce que Lacan appelle le défaut de la psychose, la forclusion, le Nom-du-Père, la métaphore paternelle, la causalité de la psychose ainsi que la condition qui sépare la névrose de la psychose dans le dernier enseignement de Lacan.

La défaillance du symbolique est pour tous et pas seulement pour les sujets psychotiques. « Le drame de la folie⁹ » ce n'est pas dans la relation du sujet au signifiant comme l'affirmait Lacan en 1958. Ce drame est le drame de tout homme. Pour tous, le symbolique est source de désordre. Pour tout un chacun, il y a un indicible, quelque chose qui n'a pas été symbolisé, qui n'est pas passé par le signifiant. Le réel est forclos pour tous.

Il y a lieu alors de distinguer, en suivant Jean-Claude Maleval, d'un côté la forclusion restreinte qui est, dans la période classique de l'enseignement de Lacan, le mécanisme spécifique de la psychose et de l'autre la forclusion généralisée valable pour tout un chacun.

« Il est bien certain », affirme Lacan dans le séminaire *Le sinthome*, « que la forclusion a quelque chose de plus radical. Le Nom-du-Père est en fin de compte quelque chose de léger¹⁰ ». Quelque temps auparavant au cours du séminaire *...ou pire* il avait parlé de la forclusion comme forclusion du dire. « Il n'est de forclusion que du dire, que de ce que quelque chose qui existe puisse être dit ou non¹¹ », avait-il avancé. Ce qui nous indique que Lacan n'utilise pas la forclusion seulement quand il veut désigner une défaillance du symbolique et un manque du signifiant, mais bien à d'autres occurrences. Il y a des occurrences où il faut un usage restreint de la forclusion, réduit à la psychose, et d'autres où la forclusion se généralise et ne concerne plus le signifiant et la psychose, mais le dire lui-même.

7. MARRET-MALEVAL Sophie, « L'anti-Cédepe de Lacan », inédit.

8. LACAN Jacques, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Écrits*, op. cit., p. 575.

9. *Ibid.*, p. 574.

10. LACAN Jacques, *Le séminaire, livre XXIII [1975-1976], Le sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 121.

11. LACAN Jacques, *Le séminaire, livre XIX [1971-1972], ...ou pire*, Paris, Le Seuil, 2011, p. 22.

Jacques-Alain Miller propose de parler de forclusion de S_2 au lieu de celle du Nom-du-Père¹². La traduction de la forclusion du Nom-du-Père comme forclusion du S_2 , implique qu'à la place du Nom-du-Père peut se placer n'importe quel signifiant qui fait sens pour le sujet, qui significantise son monde. Tout ce qui fait sens avec le réel, joue le jeu du Nom-du-Père, dira-t-il plus tard¹³. Dans cette perspective, la forclusion semble perdre sa spécificité par rapport à la psychose. Elle se généralise du fait du trou dans le symbolique. Elle concerne tout le monde. Elle devient un mécanisme irréductible de la condition humaine.

Miller évoque la *tabula rasa* qu'effectue Lacan dans *Le sinthome* ainsi que la dévalorisation du concept de forclusion et plus particulièrement celui de la forclusion du Nom-du-Père.

« Dans ce séminaire Lacan considère toute l'élaboration qu'il avait faite avant comme étant finalement idéaliste ; comme étant un idéaliste de la vérité alors que le Lacan nouveau est un matérialiste de la jouissance. Cela oblige à remettre en question la forclusion du Nom-du-Père. Et chez Joyce, il ne s'agit pas d'une forclusion du Nom-du-Père, mais d'un défaut de la formation de l'ego, c'est une *Verwerfung* de fait de l'ego¹⁴. »

Chez Joyce la forclusion porte sur l'ego. Ce qui accroche l'imaginaire de Joyce au réel et au symbolique n'est pas le Nom-du-Père, n'est pas un signifiant, mais l'ego. Miller semble mettre l'accent sur d'autres repères pour affirmer la psychose de Joyce. Il y a des cas où il semble que le repère classique de la forclusion du Nom-du-Père n'est pas suffisant ou pertinent pour repérer une psychose.

En effet, très tôt, il a insisté sur le fait que toute la conception classique sur laquelle nous nous appuyons quand nous parlons de forclusion suppose un Autre qui existe¹⁵. Dans son cours *Ce qui fait insigne*, il nous invitait à défaire le syntagme du Nom-du-Père, à le rendre mobile. Il nous invitait également de passer de la forclusion restreinte à la forclusion généralisée, de passer de la forclusion du Nom-du-Père à la forclusion d'autres choses¹⁶. Il y a lieu alors de conceptualiser la forclusion du Nom-du-Père comme une forclusion qui porte sur le signifiant et affirmer qu'il y a des cas où la forclusion porte sur autre chose, comme dans le cas de Joyce où la forclusion porte sur l'ego.

12. MILLER Jacques-Alain, « L'invention du délire » [1995], *La Cause freudienne, Nouvelle revue de psychanalyse*, Paris, Navarin, n° 70, 2008.

13. MILLER Jacques-Alain, *Illuminations profanes* [2005-2006], enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours inédits.

14. MILLER Jacques-Alain, Le Parlement de Montpellier, journées UFORCA, 21-22 mai 2011, notes de Bernard SEYNHAEVE, « Une ruse de l'être qui résiste à l'interprétation », *L'a-graphie, La forclusion généralisée*, section clinique de Rennes, 2010-2011, p. 58.

15. MILLER Jacques-Alain, La clinique différentielle des psychoses [1987-1988], séminaire de DEA dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, inédit.

16. MILLER Jacques-Alain, *Ce qui fait insigne* [1986-1987], enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours inédits.

C'est la clinique du nœud borroméen qui nous a permis de conceptualiser les diverses suppléances du Nom-du-Père. À la dernière séance du séminaire RSI, Lacan introduit la nomination comme quatrième rond, certainement influencé par la lecture qu'il faisait à l'époque de l'œuvre de Joyce. Quelle substance convient-il de donner au Nom-du-Père ? C'est sur ce questionnement que Lacan achève RSI en promettant de reprendre son questionnement l'année suivante :

« C'est entre ces trois nominations, nomination de l'imaginaire comme inhibition, nomination du réel comme angoisse, nomination du symbolique, fleur du symbolique même, comme symptôme, c'est entre ces trois termes que j'essaierai l'année prochaine de m'interroger sur ce qui convient de donner comme substance au Nom-du-Père¹⁷. »

Le Nom-du-Père tient une place spécifique dans le nœud borroméen, celle de nouer les trois registres du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Le Nom-du-Père ex-siste au réel au symbolique et à l'imaginaire, il est un symptôme, un symptôme indispensable et irréductible qui tient ensemble les trois registres. Mais, il existe des solutions non standards, des symptômes qui nouent le réel, le symbolique et l'imaginaire sans le Nom-du-Père. D'autres éléments peuvent remplir cette fonction. Autrement dit, la fonction de nouage peut être remplie par des solutions sans l'appui du Nom-du-Père. Ces solutions permettent au nœud du sujet de tenir.

Lacan n'a pas repris son questionnement l'année suivante, mais il s'est centré sur la question du sinthome. Le sinthome comme ce qui est le plus singulier chez un sujet, assure le nouage du réel, du symbolique et de l'imaginaire. Il assure la fonction qu'il attribuait au père dès le séminaire III¹⁸. Mais, dans son dernier enseignement le père n'est qu'un symptôme parmi d'autres pour faire face à l'inexistence du rapport sexuel. Tout un chacun invente ce qu'il peut pour combler le trou dans le symbolique. C'est cette invention qui a la fonction du Nom-du-Père. Ainsi, le Nom-du-Père n'est qu'un substitut substitué.

Ces constatations nous amènent à une ère post-œdipienne. Qu'en est-il alors de la métaphore paternelle ? En 1970 Lacan avance qu'il a toujours désiré que quelqu'un fasse un trou dans la métaphore paternelle. Lui-même avait fait cette tentative quelques années auparavant en pluralisant le Nom-du-Père, mais on lui a fermé le clapet, comme il dira¹⁹. Malgré ce fait, l'Œdipe devient pour Lacan un mythe résiduel, un mythe qui ne tiendra pas l'affiche, un rêve de Freud, quelque

17. LACAN Jacques, séminaire XXII [1974-1975], RSI, inédit, séance du 13 mai 1975.

18. LACAN Jacques, *Le séminaire, livre III* [1955-1956], *Les psychoses*, Paris, Le Seuil, 1981. En essayant de décrire ce qui fait tenir la conception freudienne du complexe d'Œdipe, il affirme que « ce n'est pas d'un triangle père-mère-enfant dont il s'agit, c'est d'un triangle (père)-phallus-mère-enfant. Où est le père là-dedans ? Il est dans l'anneau qui fait tenir tout ensemble », p. 359.

19. LACAN Jacques, *Le séminaire, livre XVII* [1969-1970], *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991.

chose de boiteux. Des complexes familiaux jusqu'à la fin de son enseignement on constate cette dimension de l'Œdipe.

Au cours des trente ans de l'orientation lacanienne, Jacques-Alain Miller parle de reformulation de la métaphore paternelle²⁰, de seconde métaphore paternelle²¹, de remplacement de la métaphore paternelle²², de formule œdipienne transposée²³. Il s'agira de retracer ces trajets.

L'incidence majeure de ce remaniement théorique, est l'introduction du terme de psychose ordinaire par Jacques-Alain Miller pour décrire la psychose qui ne présente pas de symptômes extraordinaires. C'était la nécessité clinique, l'effet de surprise provoqué chez le clinicien par certains cas, l'impossibilité d'en classer certains autres ainsi que les psychoses à bas bruit qui ont été le pivot d'introduction de ce terme.

Alors que jusqu'à ce moment de l'histoire psychanalytique on s'intéressait plutôt à la psychose extraordinaire, notre intérêt se tourne désormais vers l'ordinaire de la psychose. Ainsi Miller introduit la psychose ordinaire comme « la psychose compensée, la psychose supplémentée, la psychose non-déclenchée, la psychose médiquée, la psychose en thérapie, la psychose en analyse, la psychose qui évolue, la psychose sinthomée²⁴ ».

Le terme de psychose ordinaire a été introduit pour décrire des sujets psychotiques qui ne présentent pas de symptômes extraordinaires, ni de phénomènes élémentaires significatifs et chez qui on ne rencontre ni délire articulé, ni hallucinations. Les versions non standards du Nom-du-Père amènent plusieurs sujets psychotiques à se soutenir dans le monde sans l'appui classique du Nom-du-Père et sans présenter de troubles manifestes. Nous étudierons certains de ces cas et essayerons de préciser les enjeux de cette clinique qui semble parfois se différencier de la clinique classique de la forclusion du Nom-du-Père.

20. MILLER Jacques-Alain, Un effort de poésie [2002-2003], enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours inédits.

21. MILLER Jacques-Alain, Extimité [1985-1986], enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours inédits.

22. MILLER Jacques-Alain, L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique [1996-1997], séminaire effectué avec Éric Laurent, prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, inédit.

23. MILLER Jacques-Alain, Cause et consentement [1987-1988], enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours inédits.

24. MILLER Jacques-Alain, « Clinique floue », in COLLECTIF, *La psychose ordinaire*, Paris, Agalma/Le Seuil, 1999, p. 230.